



Au (sale) temps des murs, (que) faut-il croire ?

Dominique Boullier

► To cite this version:

Dominique Boullier. Au (sale) temps des murs, (que) faut-il croire ?. *Cosmopolitiques*, 2004, 6, pp.7-10. hal-01019973

HAL Id: hal-01019973

<https://sciencespo.hal.science/hal-01019973>

Submitted on 7 Jul 2014

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Dominique Boullier

Au (sale) temps des murs, (que) faut-il croire ?

Présentation du numéro

Le sale temps des murs est de retour. Certes, le mur Israël-Palestine n'est pas notre propos, même si les questions de croyance y sont nécessairement mêlées. Les religieuses comme les plus ordinaires et notamment celles qui conduisent à matérialiser la peur de l'autre par un mur. Pourtant, nous aussi, nous croyions. Nous croyions que le temps des murs était dépassé, que la chute de celui de Berlin ouvrait une ère nouvelle, où le besoin d'un ennemi pour justifier ses propres incapacités (du capitalisme libéral comme du socialisme totalitaire) allait enfin cesser. À croire que de la guerre froide Est/Ouest, nous serions passés à la guerre larvée Nord/Sud et à l'affrontement des religions.

Les murs sont plus que jamais de retour, dans les têtes et dans les médias, tout autant que dans les villes. En France, la puissance d'un voile parvient à faire naître un mur entre enseignants, entre groupes de jeunes et adultes, entre certains musulmans et les autres, entre femmes dites soumises qui pourtant s'affirment par leur voile, et femmes dites (par d'autres) libres et qui, en fait, ne font que s'enfermer dans la tradition, etc. Mais les murs de l'apartheid des banlieues étaient pourtant là depuis longtemps, taggés sans doute mais bien visibles. Les murs des prisons sont aussi devenus le seul horizon politique pour traiter tout ce qui n'est plus conforme. Sont encore plus fortement ancrés dans les esprits les murs de l'oppression quotidienne des femmes qui interdisent par exemple certains espaces de vie, ou encore ceux qui barrent l'accès aux filières nobles de l'enseignement. C'est l'impasse de la République française dans le traitement de ces enfermements qu'on tente de rattraper en érigeant un autre mur, celui du sanctuaire de l'école contre... les voiles. Protection dérisoire, recouvrement d'une question par une autre : attention un mur peut en cacher un autre !

Mais le mur du çon, comme le dit le Canard, est franchi collectivement lorsqu'on ne veut pas entendre les messages d'alerte sur notre climat et

qu'on continue allègrement à foncer... dans le mur !! Le livre de Yves Cochet et Agnès Sinaï, «Sauver la terre», dont nous faisons le compte-rendu en fin d'ouvrage, montre bien que nous ne croyons pas ce que nous savons, comme le dit Jean-Pierre Dupuy, et le récit des agitations mondiales dans les différents sommets constitue un tableau d'impuissance inquiétant. Admettons que nous manquons des leviers et de la compréhension fine de ce qui motive ces blocages.

Alors, faut-il croire pour agir, pour vouloir changer le monde ou au contraire faut-il fuir les croyances, s'appuyer sur notre raison, supposée contradictoire avec les croyances, notamment religieuses ? Faut-il croire ensemble pour vivre ensemble et pour agir ensemble ? Finalement, faut-il utiliser encore ce terme de «croyances» qui a disqualifié, depuis l'avènement du modernisme, tous les engagements dans le monde qui ne répondaient pas aux critères de l'examen rationnel scientifique ?

C'est ce que ce numéro de *Cosmopolitiques* veut examiner pour comprendre ce qu'on peut faire de ces croyances, et surtout pour sortir de nos façons actuelles de traiter avec elles, en les attribuant toujours à d'autres pour les disqualifier.

Azouz Begag raconte comment il fait œuvre pédagogique ou initiatique en apprenant à se méfier des évidences. On se dit alors avec lui que la raison est dans son meilleur rôle quand elle génère le doute, quand elle encourage l'investigation et par là le débat. Le seul fait de permettre à ces jeunes d'acquérir plusieurs lectures du monde pourrait leur éviter de se retrouver enfermés dans des identités qu'on utilise pour faire peur et qu'on fixe à l'état de croyances.

Pourtant, comme le montre Daniel Sibony, ces croyances supposent de mobiliser des attachements, de l'amour, avec ce qu'il faut d'incertitude pour que tout reste ouvert, comme un pari librement consenti. En ce sens, on ne peut guère se poser la question du «faut-il croire» car on y est toujours déjà pris. Mais lorsque le croyant n'est plus si confiant en lui-même, il ne cherche plus la rencontre de l'incroyable de l'autre mais veut le réduire au connu.

Car toutes les croyances ne se soutiennent que de la crédulité des autres, créants ou mécréants, créants qui sont alors traités de primitifs par les modernes, ou mécréants qu'il faut ramener dans le droit chemin de la bonne croyance pour faire totalité, là où pourtant il reste toujours de la faille, du doute, bref un acte de foi et non seulement de conformité. L'étude des traditions Hopi telles qu'elles ont été interprétées par Octave Mannoni («Je sais bien mais quand même.») permet de mieux comprendre à quel point la croyance avait besoin de l'autre pour exister, mais aussi à quel point la tradition autorisait ces failles, ces doubles affirmations, loin de toute rigueur logique ou ontologique formelle. Serions-nous capables d'admettre que les

réalités, les êtres que nous côtoyons possèdent plusieurs dimensions à la fois, qu'ils dépassent les éléments qui les ont constitués ?

De la même façon, l'obligation de choisir et de hiérarchiser entre foi et raison constitue pour Bruno Latour une erreur de casting pourrait-on dire. Le travail de connaissance du lointain n'est guère celui de la religion mais plutôt celui de la science. Le travail de compréhension du proche est plutôt celui de la foi, cette attention extrême à la présence que partagent le croyant religieux et l'amoureux. Pourquoi devrions-nous nous passer de cette expérience et de ces médiations, alors que ces moments d'accès à la présence de l'autre sont si importants pour faire une cosmopolitique, celle qui nous relie tout en nous mettant en danger ?

Un décentrement fort salutaire consiste à ne plus parler de ces croyances, mais à tenter précisément d'être présent au cœur même de l'expérience de celui qui croit, à se mettre en danger sur ce plan. C'est ce qu'a fait Albert Piette pour des chrétiens ordinaires et la double nature des phénomènes y apparaît encore. Ceux que l'on croient « croyants », sont en fait soumis à une sorte de courant alternatif, les moments de présence alternent avec des basculements dans l'indifférence, dans la distance, ou dans la restriction mentale. Nous ne pourrions jamais prétendre vivre avec ces croyances, ni même les cantonner à la vie privée, si nous ne prenons pas en compte ces balbutiements.

Finalement ne serions nous pas dans la même situation que celle décrite par Bruno Latour pour les sciences ? Les croyances en train de se faire, ou les pratiques vécues de ces croyances, sont travaillées par l'incertitude, par les compromis ou les ruses, par les « Je sais bien mais quand même. », par la désorientation même, tout autant que par les moments d'extase et de présence fortement vécus. Mais nous n'entendons ni ne voyons que le discours des croyances faites, celles qui sont transmises, celles qui vont conquérir les cœurs et les esprits, celles qui sont révélées et transmises comme dogmes, celles qui sont portées et parlées par quelques représentants. Construire une cosmopolitique des croyances doit se fonder sur les balbutiements, sur les incertitudes des croyants eux-mêmes.

C'est ainsi que nous souhaitons entrer dans le débat sur le voile, avec ce masque hygiéniste (!) pour la pensée qui consiste à ne pas savoir à la place des acteurs et à leur autoriser les incohérences et les tâtonnements. À vrai dire, si on y était entré de cette façon, le débat lui-même n'aurait jamais eu lieu !

L'ouverture de François Begaudeau, l'auteur du roman remarqué *Jouer juste*, nous permet d'entrer directement dans la pratique d'un enseignant, avec l'humour et l'attention empreints de cette singularité qui caractérise l'auteur. Quel est ce monde blanc et neutre que la République voudrait proposer comme cadre pré requis à son œuvre éducative ?

Moussa Khedimellah illustre ce même questionnement sur l'utilité d'une loi qui vise en fait des jeunes filles tentant pourtant de sortir des places assignées grâce, notamment, à l'école. Ces politiques d'intégration ont d'ailleurs une histoire que relate Stéphane Chevrier, à travers les formes architecturales des mosquées et les débats qui ont présidé à leur apparition : ce ne sont plus le même culte ni le même pacte avec la République qui sont passés durant les cent ans de travailleurs coloniaux puis d'immigrés et aujourd'hui de français musulmans. Et cette perspective historique devrait toucher aussi l'examen du traitement de la laïcité par l'école : comme le montre Éric Macé, ce sont ces principes laïcs et les missions de l'Éducation Nationale qui sont remis en cause par cette loi et qui détournent même le sens des mots de la devise républicaine française. Nicole Kiil Nielsen montre au contraire comment on peut au quotidien faire un travail de formation politique avec ces jeunes filles voilées.

Il reste important de ne pas centrer ce débat sur la France seulement et de voir, grâce à l'article de Nilufer Göle, à quel point la laïcité turque est, elle aussi, menacée à travers une mise en scène terroriste particulièrement efficace. Le rôle de ces images frappantes dans l'édification des murs de la pensée dont nous parlions est trop rarement évoqué : non pas comme traumatisme de la violence mais comme obligation de tout situer dans une ligne d'affrontement là où se vivaient des mixités religieuses, là où, grâce à des passeurs, s'inventaient des espaces publics partagés, nécessairement conflictuels parfois, mais jamais clivés *a priori*. Déplacement géographique salutaire car les enjeux dépassent le cadre français mais déplacement historique aussi avec Nacira Guénif-Souilamas. Mais d'une histoire singulière, d'un héritage fait, celui d'un foulard Hermès, bien nommé pour un passeur. L'appel à la transcendance laïque est finalement une défense bien dérisoire face à la puissance de travail de ces signes passeurs que l'on a toujours ignorés et qui pourtant ont fait le tissu cosmopolitique de notre vie commune.

La note de lecture de Valérie Battaglia relate comment Habermas lui-même en vient à faire appel à la transcendance religieuse, sans doute dans le prolongement de sa vision de l'espace public éclairé qui ne prenait pas en compte les êtres attachés et contradictoires, qu'il aurait voulu, comme la République mythique de certains, purs citoyens. Que gagne-t-on à vouloir se débarrasser à ce point de nos croyances, en faisant appel à des transcendances qui ont disparu ou qui sont bien mieux prises en charge par les religions elles-mêmes ?

Inventer les cosmopolitiques du lien qui permettent pourtant le débat, voilà une autre façon de relier et de construire un monde commun avec nos croyances.